

M
A
R
T
H
A



CAROLE
BOISSELET

Carole Boisselet

Martha

© Carole Boisselet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5441-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

En ce début de soirée d'août 1963, le ciel de Névian était devenu sombre et la chaleur pesante de la journée avait progressivement disparu. Les nuages bas circulaient vite. Par une des fenêtres de la cuisine, Marie-Cécile observait silencieusement les arbres du jardin se faire maltraiter par des vents contraires. Soudain, un impressionnant flash blanc éclipsa la pénombre de la pièce. C'est vrai qu'à la radio ils avaient annoncé des orages pour cette nuit. *Celui-ci sera là bien avant*, pensa-t-elle. Une goutte annonciatrice s'écrasa contre la vitre puis dégoulina lentement le long de la surface. Saisie d'un frisson, elle se frotta les mains et s'éloigna de la fenêtre. Les orages l'effrayaient. Les éclairs, le tonnerre, toute cette violence.

Elle alluma la lumière et frissonna à nouveau. Sans Odile, cette grande salle aux murs jaunis lui paraissait vieille et lugubre. Odile Lubeski, la cuisinière, était une petite bonne femme de soixante ans, épouse d'un immigré polonais, un peu ronde et un peu sourde, mais certainement pas muette. Elle fredonnait et dansait toute la journée avec en fond sonore son vieux poste grésillant. Sa gaieté contagieuse attirait dans la cuisine tout un petit monde qui se sentait rassuré auprès d'elle, et dieu sait qu'ici, on avait besoin de se sentir rassuré.

Mais ce soir il n'y avait pas de chanson et la cuisine était vide. Un nouveau flash blanc traversa la pièce, suivi d'un craquement terrible décoché par un ciel de plus en plus inquiétant. Marie-Cécile enfila un gilet par-dessus sa blouse de sage-femme et jeta un œil à la pendule au-dessus du poêle. Il était bientôt l'heure de servir le dîner. Le mardi étant son jour de congé, Odile avait tout préparé la veille : il fallait juste réchauffer. Après s'être nouée un tablier autour de la taille, elle traversa la cuisine jusqu'au réfrigérateur pour en sortir les plats. Soupe de blettes, poulet rôti aux pommes de terre et tarte à la rhubarbe. Elle avait déjà empoigné la lourde gamelle pleine de soupe, quand sa jeune collègue déboula dans la cuisine comme une furie.

— Marie-Cécile ! Martha ne se sent pas bien !

Malgré son sursaut, la sage-femme, dans un mouvement aléatoire mais franchement réussi, parvint à poser sans accident, la gamelle sur le fourneau.

— Nom d'un chien Annick ! Tu m'as fichu une de ces trouilles ! J'ai failli tout lâcher !

Marie-Cécile Dubois, une grande blonde plutôt athlétique, et Annick Martial, une petite brune guillerette, travaillaient ensemble, nuits et jours, sous le même toit, depuis cinq ans. Ce toit, c'était celui d'un château du dix-neuvième siècle, situé en plein cœur d'un village audois que leur patron, le docteur Louis Neveux, avait acheté en 1958 pour y fonder une maternité privée, baptisée la Moineaudière. Cette grande bâtisse à deux étages comprenait une vingtaine de pièces, notamment un grand hall d'entrée, une salle à manger, un petit salon avec piano, une bibliothèque bien remplie, des chambres au premier et un bureau au second. Le bâtiment en pierre de taille était entouré d'un vaste jardin, lui-même clôturé d'une haie d'arbres si épaisse qu'il était impossible de savoir ce qu'il s'y tramait derrière. Et ça tombait bien, puisque la devise de la maison était simple : DISCRÉTION. L'honneur et la réputation de la clientèle en dépendaient. Disons que les patientes du docteur, toutes issues de bonnes familles, n'étaient pas censées tomber enceintes avant le mariage, elles n'étaient pas censées devenir filles-mères non plus, alors quand c'était trop tard pour la faiseuse d'anges, il ne restait plus qu'une solution : l'adoption. Les gamines étaient alors envoyées en pension dans des maternités privées qui s'occupaient de tout de A à Z. La Moineaudière était l'une d'entre elles. Et d'ailleurs, elle portait bien son nom, cette maternité, tant les adolescentes qui y débarquaient avaient l'air perdues et apeurées, tels des jeunes piafs tombés du nid. Elles étaient prises en charge dès que l'infortune ne pouvait plus se cacher, et ce, jusqu'à l'accouchement. Le jour même de la naissance, ou parfois le lendemain, l'enfant était donné à l'adoption et le moineau pouvait retourner dans son nid comme si de rien n'était. Enfin presque, mais ça c'était un autre problème et ce n'était plus celui du docteur Neveux.

Dans tous les cas, pendant leur séjour à la Moineaudière, les filles n'étaient ni jugées, ni punies. *Elles sont déjà bien embêtées comme ça !* disait toujours le patron. Pourtant, malgré la popularité de sa maternité, Louis Neveux avait décidé d'en cesser les activités et de vendre le château dans la foulée. Ainsi donc, en

cette fin d'août 1963, Martha, mais aussi Sylvie, Ninette et Maryse, étaient les toutes dernières patientes de la Moineaudière.

— Désolée Marie-Cécile, je ne voulais pas te faire peur, mais c'est vrai que je m'inquiète, parce tu vois, on était toutes les cinq dans la bibliothèque, précisa l'aide-soignante en montrant cinq doigts, moi j'avais étendu Sylvie sur la méridienne, les jambes en l'air pour lui masser les mollets et les chevilles avec un gant bien frais parce que ses jambes étaient toutes gonflées ! Des vrais poteaux ! En plus elle avait mal, tu avais remarqué, toi, que ses jambes gonflaient drôlement le soir ? Peut-être que tu pourrais lui donner une crème ou quelque chose ?

— ...

— Bon, mais c'est pas le sujet ! À côté de nous, il y avait Ninette et Maryse qui jouaient aux cartes, au rami je crois, sur le petit guéridon. Et Martha lisait un livre d'histoire dans le fauteuil près de la cheminée. C'était peut-être un livre de géographie, d'ailleurs. Bref, tout était calme et puis d'un coup, Martha s'est levée en disant : *je ne me sens pas bien, je vais m'allonger*. Elle était aussi blanche qu'une endive ! Véridique ! Ou plutôt aussi blanche qu'un fantôme. Enfin, blanche à faire peur, mais je me suis dit que ce n'était pas étonnant, parce que ça faisait quelque temps que je la trouvais pâlotte cette gosse et qu'elle devait sûrement couvrir quelque chose, quoiqu'il en soit, je ...

— Merci Annick, je crois que j'ai compris, coupa la sage-femme qui commençait à s'impatienter des longueurs de son amie, peux-tu t'occuper de faire manger les autres ? ajouta-t-elle en lui tendant le tablier, je vais monter la voir, ça sera plus simple.

Martha n'était ni du genre à se plaindre, ni à faire des caprices, pensait Marie-Cécile en grimpant les marches. Et, elle aussi, avait remarqué que la jeune fille n'était pas en forme ces derniers jours, mais bon, un peu de fatigue en fin de grossesse n'avait rien d'étonnant.

Martha Desmier.

Le 21 avril dernier, cette montpelliéraine d'à peine 15 ans, était enceinte de cinq mois lorsqu'elle avait été amenée par son grand frère. Ils avaient vu arriver une jolie brune avec une valise dans la main droite et une guitare dans la main gauche. Ce jour-là, elle portait une petite robe noire, un chapeau feutre à bord large, une gourmette au poignet et une paire de bottes en cuir, on aurait dit Françoise Hardy. En plus d'être une belle fille, Martha était souriante et studieuse. Pour le reste, on ne savait rien de son histoire personnelle. Elle n'en parlait pas. Jamais. Elle préférait encaisser le malheur des autres filles en les écoutant. C'était peut-être sa façon à elle de panser ses propres blessures. Qui sait ? Sinon, elle passait des heures à jouer de la musique et surtout elle aimait être dans la cuisine avec Odile, à reprendre les derniers yéyés à la guitare.

Tous les garçons et les filles de mon âge se promènent dans la rue deux par deux, tous les garçons et les filles de mon âge savent bien ce que c'est qu'être heureux...

Marie-Cécile chantonnait encore en approchant la chambre de Martha, mais elle stoppa net en y entrant. Comme écrasée par son ventre, la jeune femme était allongée sur le dos et ne bougeait pas. Seuls sa tête et ses bras frêles dépassaient de la couverture. Elle semblait regarder dans le vide, mais après un lent mouvement de la tête sur le côté, elle finit par poser les yeux sur sa visiteuse. C'est vrai qu'elle était pâle cette petite, et la lumière jaunasse du plafonnier lui donnait l'air cireux d'une vieille poupée.

— Martha ? dit la sage-femme en s'approchant du lit, ça n'a pas l'air d'aller bien fort, ma chérie.

Dans la lumière éblouissante d'un éclair, la gamine secoua doucement la tête et ferma les yeux.

— Non, j'ai mal partout et j...je voudrais que tout s'arrête, dit-elle péniblement.

— C'est normal ma belle, ne t'inquiète pas, tout sera bientôt terminé et tu pourras retourner chez toi, répondit Marie-Cécile en lui prenant la main qu'elle trouva trop froide. Tu as des contractions ?

— Quelques unes, mais je ne veux pas retour...

Un violent coup de tonnerre effaça le reste de la phrase en faisant trembler les vitres et les meubles. C'était comme si l'orage tout entier voulait entrer dans cette petite chambre en hurlant. Marie-Cécile, confuse, observa un instant sa patiente, puis sans rien dire, elle retira délicatement le couvre-lit et remonta la robe de coton bleu jusqu'à la poitrine pour découvrir l'énorme ventre qu'elle examina. Mollement, Martha se laissa faire. Les mains de la sage-femme descendirent plus bas et c'est en lui écartant légèrement les cuisses qu'elle aperçut la culotte souillée et une tache brunâtre sur le drap blanc. Sans laisser paraître son inquiétude, elle retira la culotte pour poursuivre sa visite. Au bout de quelques instants, elle recouvrit lentement le ventre avec la robe de coton et remonta la couverture.

— Bien, dit-elle en lui touchant le front, le travail a commencé. Je vais téléphoner au docteur pour lui demander un conseil ou deux, en attendant, veux-tu qu'Annick t'amène quelque chose à manger ? Odile a fait de la soupe de blettes, ça te ferait du bien tu sais, ou un bout de tarte à la rhubarbe si tu préfères ?

Un haut-le-cœur secoua la malade qui porta instinctivement la main à sa bouche.

— Ce n'est pas grave Martha, ne t'en fais pas, dit la sage-femme sans insister, essaye de faire de profondes respirations comme je t'ai appris. Je reviens tout de suite.

Marie-Cécile se précipita dans le bureau du second, agrippa le téléphone puis composa rapidement le numéro personnel du médecin.

Première sonnerie.

Deuxième.

Troisième.

Dehors, dans la nuit révoltée, le ciel venait de craquer. Les fenêtres retenaient les premières avalanches de pluie balancées par des nuages électriques. Marie-Cécile n'aimait pas les orages. Les éclairs, les vents, le tonnerre, toute cette colère.

Quatrième sonnerie.

Mais répondez bon sang !

*

Une pluie diluvienne s'abattait maintenant sur Narbonne. À cause de la nuit, on ne pouvait rien voir à travers les baies vitrées, par contre, on entendait bien les éléments se déchaîner dehors. Aux actualités de midi, ils avaient annoncé des orages violents dans l'Aude, et pour une fois, ils ne s'étaient pas trompés : il tombait des trombes d'eau.

Qu'importe, il était huit heures du soir et le couple était bien au chaud à l'intérieur de leur maison, assis confortablement au salon, les rideaux tirés, impeccables. Bien calé dans le canapé, Louis consultait une revue médicale de gynécologie obstétrique, tandis que Marguerite faisait une réussite sur une petite table à côté, le chien à ses pieds. Elle venait tout juste de sortir l'as de pique lorsque le téléphone retentit. Constatant au bout d'un certain temps que son mari, absorbé par sa lecture, était totalement impassible aux sonneries, Marguerite Neveux finit par se lever pour répondre.

— Allô oui j'écoute !

Comme elle s'en doutait, ce n'était pas pour elle. C'était Marie-Cécile Dubois, la sage-femme de la Moineaudière qui souhaitait s'entretenir d'urgence avec son mari.

— Bien, ne quittez pas mademoiselle, je vous le passe, répondit Marguerite, en tendant le receveur à son époux, qui se leva à son tour.

Suivie du chien, elle quitta discrètement le salon pour aller s'asseoir en face, dans la salle à manger.

Ah ! Oui ! Bonsoir Marie-Cécile, vous tombez bien, j'allais justement vous appeler, parce que je comptais passer ce soir à la maternité, mais vous avez vu la météo ? Un vrai déluge ! Je viendrai donc demain dans la matinée, et encore, si les routes ne sont pas coupées et que j'arrive à passer...

Marguerite l'entendait parler, parler, du temps, des inondations...Dieu que Louis était bavard, pensa-t-elle. La pauvre fille au bout du fil n'avait encore pas pu en placer une. Puis enfin il se tut. Le silence dura un petit moment et fut interrompu par un bref *j'arrive*.

Le docteur avait déjà mis son imperméable et ses bottes, lorsqu'elle le supplia d'attendre la fin de l'orage, répétant que conduire par ce temps n'était pas sérieux, que c'était même de la folie.

— Je sais Marguerite, mais je n'ai pas le choix !

C'est tout ce que le docteur Neveux eut le temps de dire à sa femme avant d'ouvrir la porte et de disparaître, tête baissée, dans la tempête.